

Peau

<i>Manque de peau</i> , Frédérique Belan.....	2
<i>Haïku</i> , Mélanie Bénaouda.....	3
<i>Faveurs de peaux</i> , Christophe Borrás.....	4
<i>Sarcopte scabiei</i> , Grégoire Corbic.....	5
<i>Le thème de la peau au bac</i> , Stéphane Diemer.....	8
<i>Ma teub est teubé</i> , François-Lionel Florentin.....	13
<i>Toi?</i> , Marianne Giglio.....	15
<i>Conte morose sous fond de jazz ou le périple du peau à peau</i> , Cécile Larbi.....	19
<i>Prurit</i> , Le Saux Leblanc Marie Christine.....	29
<i>Fébrile</i> , Stéphane Meseguer.....	30
<i>L'Attaque</i> , Stéphane Meseguer.....	32
<i>Frôlant</i> , Frédéric Miquel.....	34
<i>Ce baiser</i> , Frédéric Miquel.....	35
<i>Recueil poétique</i> , Eric Natopfahssen.....	37
<i>Enquête de personnages</i> , Audrey Plévert.....	46
<i>Partage des vieux amants</i> , Audrey Plévert.....	47
<i>Peuple uni</i> , Audrey Plévert.....	48
<i>Le voilier de son cœur</i> , Luana Szymanski.....	50

Manque de peau, Frédérique Belan

Ni le dos gris pailleté des galets sur mes mains,
Ni le verre mûrement poli par les paumes de ces grains,
Et la wax de ma planche qui caresse mes hanches,
Ou les microsillons du vinyle qui berçait nos nuits blanches,
Pas même le velours côtelé de mon sac de voyage,
Ou la mousse que les vagues offrent au rivage,
Ce cuir souple, cette fourrure fauve,
Ce nubuck, ce doudou, la guimauve,
Un battement de cils sur du merisier,
La touche L de mon clavier,
Déliçates, lisses, granuleuses,
Brûlantes ou soyeuses,
Collantes, poudreuses,
Joliment velues, duveteuses,
De toutes ces surfaces que j'effleure les yeux clos,
Aucune ne saurait égaler le contact de ta peau.
Et je troquerais ma vue pour te toucher de nouveau.

***Haïku*, Mélanie Bénaouda**

L'encre sous sa peau
Témoignage d'une vie
Jour funeste écrit

Faveurs de peaux, Christophe Borrás

l'affolement la quête la recherche la perte la saturation l'exténuation le combat le frôlement
la friction la pression la caresse l'ombre la palpation la rétractation la dilatation la sudation la
suction la dégustation la passion la pression la détestation l'adoration l'épiderme le grain le
chant la morsure l'instrument le souffle l'enroulement l'apaisement l'onde la chair le muscle
le nerf l'appel la rétractation la démolition les éboulements les écoulements les séismes la
passion l'émergence le fruit le goût les géométries les angles les palpations les émotions les
sudations les frôlements les atermoiements le morse les codes le halètement la jouissance la
perte le complément la complétude

quand ma main passe de toi à moi, j'aime ces instants-là où je lui semble inconnu

***Sarcopte scabiei*¹, Grégoire Corbic**

J'aime tout le monde.

Peu m'importe l'âge, la nationalité, la couleur de peau, qu'il ou elle soit riche ou pauvre.

J'aime tout le monde.

Je suis un modèle de tolérance et d'ouverture.

Ce n'est pas moi qui le dis, c'est un fait que tout le monde reconnaît aisément.

Demandez autour de vous.

C'est peut-être pourquoi depuis toute petite, j'aime vivre en collectivité.

Je sais que pour un enfant lambda, la collectivité c'est un territoire où il peut affirmer sa personnalité, expérimenter les plaisirs et les contraintes de l'altérité.

Moi, dès le plus jeune âge, je n'ai jamais eu ce genre de choses en tête.

Je suis plutôt petite, vive mais discrète. Pas du genre à danser sur la table quand même, si vous voyez ce que je veux dire. Ou pas.

C'est Pierre André Latreille qui a choisi mon nom. La treille comme la treille. Vous savez, c'est ce qui sert à faire monter le cep de vigne. On dit aussi échalasser, c'est étrange les mots.

C'est tout un art le treillage. Il faut assembler des tringles ou des fines lattes de bois de façon à obtenir des parois ajourées. C'est un minutieux maillage, cela me correspond bien.

Mon nom, il paraît qu'il vient du grec mais je n'ai pas bien compris. Je suis une instinctive, pas une cérébrale. C'est toujours mon cerveau reptilien qui prend le dessus. On ne se refait pas.

J'ai quelques poils superflus mais n'en ressens aucun complexe. Je ne suis pas du genre narcissique. Je sais au contraire ce que le mot rejet signifie. Il me semble le vivre au quotidien.

Les climats tempérés me vont bien. J'ai le sens de la mesure. Je dois être du signe astrologique balance.

Je n'ai pas honte de le dire : j'aime les corps. Tous les corps. Ne me jugez pas trop vite, je vous vois venir.

Rien d'original dans mes fantasmes, j'aime la peau. Qui ne l'aime pas ?

Il y a des répétitions dans mon style, je sais, mais n'y faites pas attention, c'est ma façon à moi de creuser votre langage.

Peau fine et douce chez l'enfant, brillante et pleine de sebum chez l'adolescent, sèche, fine, fragile, tachée, ridée bien plus tard, je n'ai aucun préjugé, je vous l'ai déjà dit.

J'assume mes préférences. J'aime les aisselles, les mains, les doigts, les poignets, le nombril, les fesses, les cuisses, le sexe. Ne rougissez pas.

Je suis sûre que vous ignorez ce qu'est l'aréole, cette petite zone de peau pigmentée pourtant si belle et poétique qui circonscrit le mamelon ? Pas de pudibonderie entre nous.

¹Le sarcopte (*Sarcoptes scabiei*) est un minuscule insecte, trop petit pour être visible à l'œil nu, qui possède un corps rond et six pattes. Il est responsable de la gale. Un humain touché porte généralement dix à douze parasites adultes. Le mâle meurt après la reproduction mais la femelle se niche dans les couches supérieures de l'épiderme et pond un à trois œufs par jour. Elle laisse également une traînée de couleur sombre : ses excréments.

En tout cas, moi, un corps ne me laissera jamais indifférente. Il m'attirera et m'émouvra toujours.

Il paraît que l'homme a tendance à fétichiser des parties du corps, alors que la femme, elle, aime plus ce tout qu'il représente. Moi, c'est différent, j'en suis délicieusement l'hôte.

Ne jouons plus à cache-cache hypocritement, je vais vous apprendre des choses étonnantes. La peau est l'organe du corps humain à la fois le plus étendu et le plus lourd. Entre quatre et dix kilos chez l'adulte, et près de deux mètres carré de surface. Allez vérifier sur internet.

Ce n'est pas un terrain de jeu pour moi, c'est sérieux, c'est mon élément vital.

Continuons l'exposé. La peau est constituée de trois couches superposées : l'épiderme en renouvellement permanent, le derme et l'hypoderme qui assurent la charpente fibreuse. Drôle de terme, charpente. Je ne suis pas un Capricorne. J'ai huit pattes, je vous le rappelle, alors que bien des gens à l'ignorance crasse me désignent encore comme un insecte.

Mes galeries à moi, je les creuse dans la couche cornée de l'épiderme, encore un mot savant, c'est la zone la plus superficielle de la peau. Je découpe la chaire. En douceur, vous ne sentez rien.

Comme les philosophes grecs, je suis superficielle par profondeur, encore une sagesse issue de mes origines. Je mets moins d'une heure à m'enfouir.

Je creuse et laisse des sillons sur mon passage. On les qualifie de scabieux mais cela ne me regarde pas. Ces mots sont les vôtres. Cette réalité est la vôtre. Ce qui compte pour moi, ce sont les petites vésicules perlées dans lesquelles je ponds mes oeufs. Juste à l'extrémité des sillons. Je me déplace de plusieurs centimètres par heure.

Pour vous, c'est surtout la nuit que les démangeaisons arrivent. Ou après un bain chaud. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être mes déjections. Mais vous avez votre part dans le processus. Vous vous créez des lésions à force de gratter. Parfois c'est de l'urticaire que votre système immunitaire crée pour m'évacuer. Je n'y suis pour rien.

Je n'ai pas l'exclusivité de votre peau. Nous sommes parfois une dizaine de femelles. Et des mâles bien sûr, en nombre. Une forme de polyandrie, on ne s'en sort pas de votre jargon. Je sais par expérience que le terme de polygamie vous est plus familier. A tort.

Je suis là moi aussi pour vous apprendre des choses. J'ai toujours été fière d'être plus grande et plus forte que mes partenaires mâles qui mourraient aussitôt après notre accouplement.

J'aime les couples qui font l'amour.

Si vous saviez comme chaque peau est unique. Dire que certains d'entre vous parlent encore de couleur de peau. Mais la peau, c'est la beauté insondable. Pas une ne réagit de la même façon. Chaque type de pigmentation crée une singularité indépassable. Vous êtes à jamais unique pour moi.

Bien sûr, comme tout le monde, il m'est arrivé de me retrouver sans personne. J'ai connu les affres de la solitude. J'ai tenu trente trois heures avant d'être sauvée par un *coitus interruptus* qui a suffi pourtant à me sauver la vie. Un préservatif n'aurait rien changé. Affaiblie mais subtile, je m'étais placée à la base du scrotum.

J'ai pondu mes oeufs, ils ont éclos trois jours après. Comme je prenais possession d'un nouveau corps, mes petits ont mis seulement deux jours à devenir grands. D'habitude c'est plus long mais on s'adapte. Depuis avant le premier millénaire, on s'adapte. Faites confiance.

Mes œufs devenus larves se sont transformées en nymphes, décidément je n'en sors pas des Grecs. Puis en parasites, même si je déteste ce mot.

Je suis en fin de vie, j'ai bien vécu. Cinq semaines bien remplies. Le temps passe vite mais à l'échelle de l'infini, tout s'égalise. Je n'échangerais pas ma vie contre celle d'un de vos centenaires. A quoi bon ?

Ma descendance est assurée. Je ne me fais aucun souci pour mon espèce. La vie aura été un tunnel duquel je n'ai jamais eu envie de sortir. Je m'y sens en sûreté. Les contacts humains, si beaux, m'ont permis de survivre jusqu'à présent. Vivre du peau à peau, de l'intimité, rien de plus beau. Merci.

Aucune crème, aucune lotion n'a eu raison de moi. Aucun comprimé non plus. La maladie qu'on me reproche de transmettre est bénigne. Pardonnez moi les grands mots, peu d'investissement épidémiologique, les données scientifiques sur moi ne sont pas très robustes.

C'est l'avantage de l'infiniment petit. Invisible à l'oeil nu, je n'existe pas pour vous. Je ne mesure guère plus de quelques centaines de microns, une unité de mesure mille fois plus petite que le millimètre. Si vous saviez la beauté du silence absolu.

J'ai eu une belle vie, j'ai vu de nombreux corps s'aimer ou se toucher, parfois même à leur insu. Des corps humains, j'y tiens. Je me suis nourrie avec délectation de l'exsudat de leur couche de Malpighi, un si joli nom italien pour un goût exquis. De leur kératine aussi, on a tous besoin de protéines et de sels minéraux pour vivre, pas vrai ?

J'aime tout le monde sans exception. Qui peut y prétendre à part moi ?

J'ai tracé mon chemin chaque jour, consciencieusement, et, croyez moi, je souhaite à chacun d'en faire autant.

Le thème de la peau au bac, Stéphane Diemer

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2025

Épreuve du dimanche 19 juin 2025

FRANÇAIS

**ÉPREUVE ANTICIPÉE DU TERRITOIRE
DE
UEXCLAN-SUD**

**SÉRIE A - VARIÉE
et option sciences du logis**

Durée de l'épreuve : 24 heures Coefficient : 12

L'usage de la drogue est interdit pendant l'épreuve.

Le sujet comporte plusieurs pages, numérotées
de 1/6 à 6/6

Le candidat s'assurera qu'il est en possession de l'esprit
correspondant au numéro de série de sa naissance

Objet d'étude : La question que l'Homme se pose depuis toujours dans tous les genres du III^{ème} millénaire avant J-C à nos jours.

Le sujet comprend 4 textes :

A) Ronsard, *Poèmes retrouvés, Amour, Amour, donne-moi ta peau, 1587.*

B) Rousseau, *Discours sur l'origine de la peau et de sa transformation en sac à provisions pour les hommes, 1754.*

C) Voltaire, *Dictionnaire scatologique, 1764.*

D) Marguerite Duras, *La peau de Claire, 1983.*

Texte A) : Ronsard, *poèmes retrouvés, Amour, Amour, donne-moi ta peau 1587.* Adapté en français modernique par Charles Le Grand.

Amour, Amour, donne-moi ta peau,
Ou je me retire et reviens plus fort
Tranche mon vit et en avant la mort :
Douce agonie qui apporte repos.

Quand elle se couche elle s'offre, Eve !
Je sens un penser qui le nœud me mord
Et malheureux en si heureux effort,
Me fait souffrir et j'endure qu'elle se lève

Que dois-je faire ? Amour me fait bander
Si hautement, que je n'ose espérer
De mon salut que la chère pitance.

Puis qu'Amour donc ne me veut faire jouir,
Pour me défende il me plaît de pourrir,
Et par la mort trouver ma délivrance.

Texte B) Rousseau, *Discours sur l'origine de la peau et de sa transformation en sac à provisions pour les hommes*, 1754.

Laissant donc tous les manuels de chasse et de pêche ainsi que le mensuel *Chasseur Français* qui ne nous apprennent qu'à voir les hommes tels qu'ils se sont faits de peau et d'os, et méditant sur les premières et plus simples opérations du traitement du cuir humain, j'y crois apercevoir deux saisons essentielles : la période de chasse et le période où l'on chasse pas, dont l'une nous intéresse ardemment à notre bien-être et à la conservation des aliments, et l'autre nous inspire une répugnance naturelle à devoir attendre la période de chasse afin de tuer nos semblables pour récupérer leur peau. C'est du concours et de la combinaison que notre esprit est en état de faire de ces deux principes, sans qu'il soit nécessaire d'y faire entrer celui de la sociabilité, que me paraissent découler toutes les règles de la chasse naturelle ; règles que la raison est ensuite forcée de rétablir sur d'autres passe-temps, comme boire des canons avec des abrutis ou pas, quand, par ses développements successifs, elle est venue à bout d'étouffer son prochain.

De cette manière, on n'est point obligé de faire la peau à un homme au sens figuré avant que d'en faire une réalité et un sac à provisions pour aller au supermarché Carbone Discount de Uexclan-Sud - tout dépend de la taille de l'homme et de vos achats aussi ; ses devoirs envers autrui ne lui sont pas uniquement dictés par les tardives leçons de la chasse ; et tant qu'il résistera à l'impulsion intérieure qui lui dit « massacre-le », il ne fera jamais du mal à un autre homme - en période de non-chasse - , ni même à aucun être car il faut respecter la loi. Par ce moyen, on termine aussi les anciennes disputes sur la participation des animaux à la chasse à courre d'arguments ; car il est clair que, dépourvus de lumières et de liberté, ils* ne peuvent reconnaître cette loi ; mais, tenant leur fusil en main et par la sensibilité dont ils sont doués, on jugera qu'ils doivent aussi participer à la chasse naturelle, et que l'homme est assujéti envers eux à quelque espèce de devoirs, comme laver le sol après le dépeçage. Il semble, en effet, que si je suis obligé de faire la chasse à mon semblable, c'est moins parce qu'il est une bête raisonnable que parce qu'il est une bête sensible : qualité qui, étant commune à la bête et à l'homme, doit au moins donner à l'une et à l'autre le droit de les traiter de la même façon afin de les transformer tous deux en sac à provisions.

* Les chasseurs.

Texte C) Voltaire, *Dictionnaire scatologique*, article « Pots de chambre » 1764.

Voltaire s'attaque dans cet article à la théorie élaborée par Descartes selon laquelle les hommes sont des «pots de chambre* ».

* appelés aussi poétiquement vases de nuit.

POT DE CHAMBRE

Quelle pitié, quelle pauvreté, d'avoir dit que les hommes sont des pots de chambre privés de connaissance et de sentiment, qui font toujours leur étron de la même manière, qui n'apprennent rien, ne perfectionnent rien, etc.!

Quoi ! Cet homme qui pose sa pêche en demi-cercle quand il s'attache à un mur, qui le bâtit en quart de cercle quand il est dans un angle, et en cercle sur un arbre ; cet homme fait tout de la même façon ? Cet être humain que tu as discipliné pendant toute une vie à l'école, par le mariage et la religion, à travers un métier stupide n'en sait-il pas plus au bout de ce temps qu'il n'en savait avant sa première selle ? Ce pot de chambre à qui tu apprends un air le répète-t-il dans l'instant ? n'emploies-tu pas un temps considérable à l'enseigner ? n'as-tu pas vu qu'il chie et qu'il recommence ?

Est-ce parce que je te parle que tu juges que j'ai la diarrhée, de la mémoire, des idées ? Eh bien ! je ne te parle pas ; tu me vois entrer dans les toilettes l'air affligé, chercher un papier avec inquiétude, ouvrir la lunette où je me souviens d'avoir oublié un manuscrit, le trouver, le lire avec joie, certes il est un peu sale. Tu juges que j'ai éprouvé le sentiment de l'affliction et celui du plaisir, que j'ai de la mémoire et de la connaissance de toutes mes selles. C'est faux, je ne me rappelle pas de toutes.

Porte donc le même jugement sur cet homme qui a perdu son pot de chambre, qui l'a cherché dans tous les chemins avec des cris douloureux, qui entre dans la maison, agité, inquiet, qui descend, qui monte, qui va de chambre en chambre, qui trouve enfin dans la cave le vase de nuit qu'il affectionne, et qui lui témoigne sa joie par la douceur de ses cris, par ses sauts, par ses caresses.

Des savants saisissent ce pot de chambre ; ils le clouent sur une table, et ils le dissèquent vivant pour te montrer les secrets de la vie. Tu découvres dans lui tous les mêmes organes de sentiment qui sont dans toi. Réponds-moi, Descartes, la nature a-t-elle arrangé tous les ressorts du sentiment dans ce pot de chambre, afin qu'il ne sente pas ? a-t-il des nerfs pour être impassible ? Ne suppose point cette impertinente contradiction dans la nature. *

* Le sens de ces deux dernières phrases restent obscures mais cela ne devrait pas vous empêcher de comprendre les restes du texte ou les reliefs du repas.

Texte D : Marguerite Duras, *La peau de Claire ou l'on remarque que le titre est plus long que le contenu même de la nouvelle*, écrits posthumes, (2012).

Claire s'approcha de l'inconnu et retira sa peau. Elle était nue.

ÉCRITURE

I Vous répondrez d'abord aux questions suivantes (6 points)

- a) Quels comportements humains les auteurs du corpus dénoncent-ils ?
- b) Une erreur s'est glissée dans l'un de ces quatre textes, saurez-vous la trouver ?

II Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (14 points) :

1-Commentaire :

Vous commenterez *La peau de Claire* où l'on remarque que le titre est plus long que le contenu même de la nouvelle de Marguerite Duras (texte D)

2 -Dissertation :

La littérature vous semble-t-elle un moyen efficace pour exciter le lecteur ? ?

3 - Invention :

Vous avez raté vos études et vous cherchez à vendre des livres de Marguerite Duras en faisant du porte à porte à Uexclan sud. Montrer qu'il est nécessaire de promulguer la "Déclaration des droits de la peau" pour vendre des ouvrages qui vous ennuiant. Vous écrirez un discours d'au moins 50 lignes à

un client potentiel, en adoptant un ton polémique et en reprenant les caractéristiques du texte de Marguerite Duras.

Ma teub est teubé, François-Lionel Florentin

C'est un bout de peau qui pendouille, un appendice un peu laid. Ça n'a pas toujours été le cas. Quand j'étais petit, j'aimais courir nu, j'avais le droit de le faire, mou petit robinet au vent. En effet, on sent que ce petit robinet, il fuit parfois et il coule tout le temps. Tant que c'est de l'urine, ce n'est que le début du problème. Le jet est comme le je, incontrôlable et farceur. Je me fais gronder, mais je suis le Mammeken Pis de ma maman, à qui tous pardonnent sa maladresse systémique. Je découvre assez vite que c'est plus qu'un bout de peau. Bébé, je peux pisser sur les gens et c'est juste un signe de vigueur. On me prépare à être gentiment un mâle phallocentré.

À mesure que je grandis, mes parents m'apprennent à ranger cet appendice. Il n'est plus cet objet de fierté, mais un truc un peu honteux, à couvrir absolument. C'est en prévision, car les grands savent. Il va se sertir de poils et devenir laid. C'est comme ça. Il focalise toute mon attention car il focalise tous les changements. Nous grandissons au milieu des David et ne regardons qu'une chose. Nous nous rassurons à bon compte « ouais, ok, il est beau gosse, mais il en a une toute petite ». D'ailleurs, cela me paraît assez ironique que l'homme parfait soit représenté avec un organe enfantin et permanenté. Les poils sont bien rangés, cela ne ressemble en rien à la forêt hirsute que je peigne machinalement d'une main baladeuse. C'est l'époque où je dois choisir un camp : je préfère le beau David rassurant au Rocco complexant. Évidemment je tripote cette chair en pleine transformation et je découvre sous l'épiderme ces veines qui peuvent se gonfler. Ce bout de peau devient un objet de plaisir. La turgescence devient une obsession, je suis donc adolescent. Le fait que tout cela soit clandestin et m'occupe dans les endroits les plus incongrus – les vestiaires de la

piscine, les cabines d'essayage- me font croire que je suis libre, alors que je ne suis que l'esclave de mon propre désir. Je sens que cet épiderme est la clé de ma liberté, puis j'entends les grands s'enfermaient dans les tourments de cet organe incontrôlable. Je crois qu'entre lui et moi, cela restera un duo solitaire. Je m'en tiendrai à une manutention du pauvre , je ne serai que l'auditeur des exploits d'autrui.

Puis ma femme est arrivée, elle m'a appris que lui et moi pouvions donner du plaisir à autrui. Nous sortions de notre zone de confort, celle du rôle égotiste et du paluchage express. Je ne me sens plus adolescent, mais homme. Je me sens responsable de l'orgasme de ma femme et je commence à comprendre à quoi il sert, même si j'ai du mal à admettre, que cet appendice un peu ridicule décide en partie de mon évolution.

Aujourd'hui, j'ai plus de quarante ans. Ma tête alunit et laisse le reste, toute cette peau croupir. Il y a juste ce bout de peau qui ne comprend rien. Il se dresse et se gonfle de sang, quand je le veux juste tranquille et peinarde dans mon boxer. Cette expression manifeste de ma virilité est juste vaine ; quel est l'intérêt qu'il se mette au garde à vous quand je prépare le café ou découpe du pain, encore accaparé par ma nuit. Au contraire, quand j'ai besoin de sa turgescence, il reste cette peau inerte. Il est encombrant et inexistant quand j'ai besoin de me sentir homme. Autre grief, je suis sidéré de me retrouver avec la vessie d'une femme enceinte, d'être chaque nuit réveillé par l'envie de pisser. L'urine pour un homme ne doit jamais être un souci, personne ne parle de « pisseurs ». Je tente de vous démontrer que c'est mon organe le plus teubé – ce n'est pas juste l'envie faire un jeu de mot embarrassant – car il est le plus contrariant.

Je crois j'ai bien compris qu'il me prévenait méchamment de ma déchéance. Mais c'est moins clair pour moi que cela parle aussi d'échéance. Je tente de rassembler les bris épars de ma virilité, mais je crois ressembler à un Mécano mal ajusté. Je veux croire que c'est juste un bout de peau qui pend et que mon destin n'est pas uniquement lié au sien. Mais comment faire quand dès la naissance , on m'a fait croire à cet adage « je bande, donc je suis » ? Si je ne bande plus, qui suis-je ?

Toi?, Marianne Giglio

Elle entre. Elle prend soin de surveiller l'entrée avant de s'enfoncer dans le couloir. Quelques résidents de la maison, tenaces et effrontés essaient toujours de franchir la lourde porte de l'entrée. Les vitres crasseuses de la porte laissent apercevoir un jardin qui s'avance en s'amenuisant vers le portail en fer métallique par lequel elle est entrée. Sa lourde masse de fer et d'acier pourrait décourager les fuyards les plus téméraires. Pourtant quelques pensionnaires ne renoncent pas à défier le monstre de fer et tentent de se faufiler entre ses barreaux, une fois la lourde porte d'entrée dépassée. Ce sont le plus souvent des femmes qui introduisent un pied, un bras dans l'entrebâillement de la porte, le sourire aux lèvres, vous tenant poliment la porte pour pouvoir s'immiscer à l'extérieur. Furtivement, elles se glissent comme des anguilles le long des murs avant de se précipiter dans l'ouverture puis disparaissent telles des fantômes dans le jardin de la maison. De la rue on n'entend rien, si ce n'est parfois de vagues bruits de vaisselles, de tables débarrassées, quelques gémissements en fin de soirée échappés des chambres. Les feuilles des arbres luisent au soleil, les murs blancs de la résidence ont un air bonhomme.

Cette fois-ci, lorsqu'elle est entrée, aucune des pensionnaires n'a tenté de se faire la malle entre deux battements de porte. Il est déjà arrivé que l'on retrouve ces malheureuses errant dans la rue et trottant comme des jeunes filles. Pour rentrer à la maison, une infirmière prévenue in extremis les prend alors en chasse et rapatrie tout ce petit monde égaré au bercail. La fuyarde revient au bras de l'infirmière, réprimandée et chagrin. Quelques unes connaissent le bonheur d'errer dans la ville quelques heures avant que, hagardes, elles n'éveillent la curiosité de quelques passants. On les retrouve alors déambulant en pantoufles parlant haut et seul et la gendarmerie les rapatrie à la maison sans ménagement.

Ce jour-là et comme souvent le hall est désert. Une grande plante dont les feuilles à moitié défoncées fait office d'accueil. Ses bouts pointus et noirs semblent donner des coups de pieds aux hôtes indésirables. Le lieu est hostile. Contournant la motte desséchée du végétal qui orne l'entrée, elle tourne, s'engouffrant un large couloir tout aussi dépeuplé. Au bout de celui-ci elle aperçoit quelques personnes attablées autour d'une petite table. Le groupe est silencieux, les corps branlants s'arc-boutent sur les tables ont des regards vides, insaisissables. De ceux qui flottent imprenables comme de la brume. Leurs pupilles ne se posent sur rien, ne voulant plus prendre. Ils la regardent à peine, tournant leurs yeux enfarinés comme de lourdes marionnettes au mécanisme grippé. Elle croit à quelque apparition, des revenants de l'autre monde. Elle se met à rire. Pourquoi ce spasme? Elle ne sait. Pourtant, le silence et le peu de vie qui anime ces personnes la glacent, ils lèvent à peine leurs yeux lorsqu'elle approche. L'odeur qui se dégage de leur présence la saisit à la gorge: un mélange d'urine, de transpiration, de thé et d'haleines putrides. .

À peine s'écarte-t-elle du petit clan qu'elle sent une oppression dans la poitrine. C'est que les visages placides sont vides et les yeux sans regard. Quel monstre la vieillesse quand même! Seuls, des poumons insolents continuent d'aspirer l'air vicié de la pièce. Des cœurs battent en sourdine et de la peau fossile remontent des franges de rides. Et de ces faces

parcheminées de légères bouffées encore s'échappent, hirsutes , arrogantes dans l'air vicié. Comme cet endroit est triste! Elle a envie de fuir. C'est comme un jet de salive à la face de la mort! Ici C'est un champ de désolations que personne ne voit! Rôde la faucheuse, tapie dans l'ombre dans les corridors qui s'étirent au milieu des souvenirs et des plaintes. Elle rampe honteusement et à l'insu de tous les emportant un à un. Et d'autres les remplacent aussi seuls, vieux et malades. Au loin le poste d'une télévision grésille, une femme tousse au bout du couloir. Elle avance en silence dans le lieu d'indifférence. Et que de tragédies qui se jouent à l'abri des regards du monde oublieux! Alors, brutalement, elle se souvient. Certains pensionnaires se rapprochent d'elle parfois, virevoltent comme des enfants autour de son corps, quelquefois se saisissent d'une main qu'ils caressent tendrement. Puis disparaissent aussitôt. Au coin des lèvres elle observe des traces de salives mal essuyées qui finissent de lui donner la nausée. Les déchets puants d'une indigestion se jettent dans ses narines, la faisant plier d'envie de déguerpir.

Quelques pas plus loin poussant la lourde porte de la chambre, elle entre. Les rideaux sont presque complètement tirés. Seul, un filet de lumière gris et jaune passe derrière les barreaux sales. Un arbre lui fait face, il est là à prendre la pose dans le crépuscule du soir, dansant et léger, flottant dans la lumière avant de disparaître dans la nuit froide. La chambre ressemble à un champ de mines. Sur le plafond de celle-ci des traces noirâtres s'étalent comme deux vastes couvercles. La moquette défraîchie est piquée de points sales. Des vêtements sur un lit dont les couvertures sont à peine rabattues surplombées par un air âpre. Où est-il? Elle sent une colère sourde monter en elle, une colère noire qui la prend aux tripes, une colère contre elle qui ressemble à ce monde, contre lui qui est malade, une colère du ventre qui gronde en elle depuis longtemps. Comment se fait-il que cette chambre ressemble à un bordel immonde? Depuis quand ils n'ont-ils pas fait le ménage là-dedans? C'est qu'elle croit voir des cafards courir dans les suintements jaunâtres des plaintes. Et cette odeur de tabac qui froid lui pique le nez! Elle l'avait déjà sentie celle-là la dernière fois! N'a-t-elle pas envie de de s'enfuir ce lieu? Mais non, non il a besoin d'elle! Ne s'est-elle pas déjà dégagée de lui comme on se dégage d'un mort! Mais que font-ils? Putain! Elle n'a pas croisé aucun personnel médical, pas d'infirmier, on dirait qu'on est dans un vaisseau fantôme! Ils les abandonnent, c'est ça, ils les abandonnent à eux-mêmes! Et ce prix exorbitant qu'ils réclament tous les mois. Pour faire quoi cette somme! Enfin! Le négliger? L'enfermer? Oublier qu'il est encore en vie! L'inhumer vivant...Ne se foutent-ils pas d'elle? Ne se sent-elle pas voler? Quelque chose a bougé à côté dans la salle d'eau, elle l'entend se plaindre. On dirait qu'il rampe. Sa voix l'agresse, c'est un cri qui traverse les murs. Un cri qui la mord. Il a mal? Où? À quoi? Elle rentre. Non, non! Ne viens pas! Que se passe t-il? Elle s'approche. Il pleure, il est sur les toilettes, ils l'ont laissé, depuis deux heures sur cet atroce bouillon. Elle le tire, refuse de regarder, refuse de sentir, refuse de vomir, refuse de parler, elle tire la chasse. Elle l'aide et le relève, attrape la béquille tombée à terre sans laquelle il ne fait rien, le prend dans ses bras et pleure avec lui. C'est un enfant qu'elle tient et qu'elle serre. C'est une bouche qui l'embrasse et dont l'affreuse grimace dévoile des dents pourries, sales, pleines d'une angoisse noire. Elle le console comme elle peut. Il pleure. Ne pleure pas, je suis là, elle retrouve des mots creux qui ne signifient rien, ne pardonnent rien, cisèlent juste les

contours de sa propre impuissance. C'est un immense vide traversé de bruits, de mots qui ne sont pas à elle, de fulgurantes tranches de vies, de lumières médiocres du soir. C'est une vie qui fout doucement le camp, une vie qu'elle ne reconnaît pas, si lointaine et presque finie, une vie où tout se défait à l'écart. C'est qu'elle voudrait elle aussi se faufiler entre les mots des autres, un choix qui ne lui incombe pas finalement, un choix qui la ronge comme un ver et d'où suintent de grosses gouttes noires. Elle est comme les autres, une grande lâcheuse! Les autres ont-ils au moins l'excuse d'être des étrangers! Il lui a jeté à la face des étincelles noires. Elle pensera à être plus gaie, une autre fois.

Merci, ils m'ont oublié je crois, il lui dit, il s'allonge sur le lit, essoufflé, ils courent toute la journée, ne t'en fais pas...Ce qu'elle ne comprend pas c'est qu'il se résigne comme ça, qu'il s'abandonne à cette puanteur, cette sournoise lâcheté des autres et des siens, cette eau dormante saumâtre, qu'il encaisse tout sans rien dire, qu'il refuse de se plaindre. Parce qu'il refuse de se plaindre, et qu'il préfère mourir dans l'oubli! Lui, lui qui lui était si digne! Elle aurait envie de lui souffler à l'oreille indigne-toi mais à quoi bon? À quoi bon? La grande lâcheuse! À quoi bon? Tout se défait dans la vie, tout passe, tout casse. À quoi bon puisqu'il est déjà trop tard et qu'il est devenu sage! Ce retrait le repose plus que toute cette agitation qui fond sur elle en miasmes. Il a du mal à reprendre son souffle et des yeux creusés de fatigue sont comme deux auréoles au milieu d'un drap très pâle. Sa peau est terne, on la dirait rongée de l'intérieur, des dizaines de petits vaisseaux affleurent au coin des lèvres. C'est un labyrinthe qui court sous la peau, une outre gonflée d'un liquide jaunâtre. Il a du mal à déglutir, des poids de salive encombrant sa gorge, l'effort l'a brisé. Il est encore sale, pourtant ne leur avait-elle pas déjà dit de prendre soin de ses cheveux? Elle revoit des yeux qui se lèvent au ciel. Notre structure accueille 200 pensionnaires...Ils retombent sur ses épaules en branches poisseuses et une odeur fétide s'échappe de son corps. Il s'est souillé à nouveau, elle veut appeler un membre du personnel, il la dissuade, il préfère dormir, il ne peut attendre, de toute façon il mettra si longtemps pour venir... Il est trop fatigué. À peine dit-il ces mots que son corps s'abandonne à la vague qui le saisit et le couvre tout entier. Une vague chaude et douce qui le délasse au bord brûlant du monde des songes. Elle observe les striures laissées car la crasse dans les plis de la peau. Depuis quand ne l'a-t-on pas lavé? Elle reste à côté de lui, en veille, impuissante et étrangère. Depuis quand? Il dort à présent, il s'est écroulé tout simplement, elle l'observe, elle aime le voir dormir, délivré de ses tourments. Elle ne veut pas qu'on le réveille et qu'on le tire de ses songes. N'y a-t-il pas cela qu'il lui reste à présent? Tout à l'heure on verra... Qu'il habite ses rêves! Qu'on le laisse en paix! Il s'est souvenu d'elle! C'est déjà beaucoup! Il l'a reconnue. Qui êtes-vous Madame? Il ne l'a pas giflée de ces mots à son chevet cette fois-ci.

Il dort, sous la crasse et le peau délavée, elle le trouve beau. Deux ailes se déploient au creux de ses joues. Un visage d'indien, découpé au couteau.

Le corps a maigri et s'est séché de l'intérieur mais la combustion a laissé ses traits intacts à plat sur l'oreiller. Et des plaies d'enfance qui remontent doucement dans la quiétude de la chambre. Dehors la lumière d'hiver disparaît lentement, une lumière pâle zébrée de noir, sépulcrale. Le halo des néons creusent ses traits et soulignent la charpente du visage. Il est encore massif. Et elle se souvient du ciel défraîchi et obscur sous les toits de l'été, la lumière blanche qui lui bouchait les yeux et lui laissait une amertume dans la bouche. Du plomb! Ce

temps des vacances qui n'en finissait. Du temps, néant devant elle, à ne rien faire, à siroter doucement, un ennui de grand écart des heures qui venait se poser à plat ventre sur les toits dans la chaleur à l'abri de tout. De lui, des cris, de ce vaste temps qu'il fallait tuer. Des spirales qui couraient sur les murs du hameau, la cabane sous les toits éblouie de lumière. Mais il se dressait devant elle, masse de granit, les poings énormes fondant comme un aigle ... Pas le temps de penser ni de pleurer et des impressions qui lui reviennent au galop. Elle égrène au gré de son visage les instants passés dans l'ombre qui envahit peu à peu la pièce.

Seul, son visage est éclairé à présent, ses joues sont deux vastes landes boisées, ses yeux, deux ornières plaquées dans des ravins qui flottent au bord d'un camp d'ombre. Une multitude de ridules sillonnent son visage, drainant une eau mystérieuse et presque froide, un labyrinthe de canaux qui brasse son sang, ce sang dont elle vient, impulsant à ce corps une respiration inextinguible, perfusée des plis profonds, d'un soubassement, d'une racine comme un moignon d'arbre accroché à un ravin. Savent-ils qu'il est un trésor? Elle prend sa tête entre ses bras pour y déposer un baiser tendre et furtif.

Il ouvre les yeux, une couleur d'ambre. Balayage de la pièce, des yeux fendus et ouverts, des yeux de nouveau nés, arrachés au sommeil. Tu vas bien? Elle se sent une chose échouée, une brusque apparition, quelque chose encore inerte, un souffle de voix qui la réveille et lui dénoue les yeux presque fermés. Son visage se défroisse. Elle voit le blanc de l'œil grand ouvert, mystérieux, un blanc poudreux de craie comme un brouillard. Sa peau est un coquillage de nacre qui scintille dans l'obscurité. Un regard qui la happe toute entière et un filet de voix rauque et visqueux comme une caresse qui se glisse dans son corps, sa bouche, ses cuisses, son cerveau sirupeux. C'est un étrange vieillard qui la dévisage. Elle sent alors une main qui l'empoigne et dont elle ne peut se dégager. «Vous êtes charmante, Madame!».

Conte morose sous fond de jazz ou le périple du peau à peau, Cécile Larbi

-/-

**L'heure devient grave
Elle se pose
Tout se tait
Sauf les dernières
Roses
De l'hiver
Égarées
Sous un réverbère**

*Quand la nuit se dérobe et rode
En robe inouïe sombre ivoire
J'écris mon ode incantatoire
Au loin des visions me taraudent*

En liberté

*Immenses sous le halo des bougeoirs
Ô mes fleurs mes sœurs en maraudes
Sur mes écrans jubilatoires!
L'encre Azur alors entonne la vie*

Dans la chambrée

*Double délice qui lie et délie
Les non-sens les non-dit en miroir*

Des sens mêlés

*Cette nuit miroite sur les mains
Infiniment
Exalte le souffle et professe
Différemment*

Dans une danse endiablée

*Toute en ambiguïté des promesses
D'ornements
Calligraphies muettes à dessein*

ÉCRIV'EN 2018-2019 - Peau

Pour le moment
A peine suggérées
Par quelques touches d'allégresse
Seulement en pointillés

Sur ce lit éventé
Éventail des lendemains

Car soudain
Le jour advient

Des livres rêvés s'ouvrent enfin
Réinventés dans le reflet

Le soleil s'invite et il blesse
Tendrement l'écritoire blanc essaim
Où jubilent des anges à confesse

(Ils palabraient composaient
Des refrains des quatrains audacieux
Dissimulés sous un foulard ondoyant
Rieurs espiègles si charmants
Entre les nombreux papiers
Épars sur le sol où naissaient
Des dessins flous gorgés de sang
Sous leurs doigts orphelins...)

Avec en fond cette musique
Un Jazz
Un air de hasard

Un grand soleil pulsant
Irrégulier
Un art

Aux rayons sombres filaments
Dont les volutes extatiques
Inventent le Monde
Dans une danse liante
Une immense ronde
Qui se fond en géante
Mélopée

ÉCRIV'EN 2018-2019 - Peau

*Dare-dare
Avec vélocité*

*Bien que distraitement
Tout en fluidité!*

*Et incantation onirique rare
Foudroie à travers les volets
Le Sens même. Une vive idée
Inconnue dressée se ravive*

*Entre les temps Ô rareté
D'une vie proluxe encre vive!*

*Dans ces myriades en insomnies
Le dieu Ré creuse son lit
Un instant passe puis reste seule
Une trace immolée en recueil*

*Témoin de solitaires délices
Des phrases variantes elles aussi!*

*Que ne verront autres convives
Amassés et béats. Eau-vive
Changée en vin et vivifié
Tel dieu vivant l'étrangeté*

Jaillit du calice soudain dévoilé!

*On écoute alors la fantaisie
Qui roucoule en tapis fleuri
Jusqu'à nos pieds charmés*

Insoumis et complices

*Soudain on se détend
Instant de paix on écrit...*

*Notre nudité est si profonde
Quand m'y penchant pour l'admirer
Je vis naître d'étranges déités
Et mourir leurs croupes fécondes*

ÉCRIV'EN 2018-2019 - Peau

Belles et perdues dans les airs

*Qui ondulent encore comme champs de blé
Grands ouverts aux soleils tremblants
Qui se noient dans les bassins tant
Et tant qu'une seule lame les fondent*

Entre algues légères

Malgré tout

*Malgré nous et elles dans le courant
Inverse. Elles reviennent à l'onde
Première.*

Dans cette belle nuit devenue fumée blonde

Alors...

*Une larme vient trahir la béance
Le profil d'une histoire dévoilée
D'une image furtive fractionnée
Qui se déploie comme la lune luit*

*En savoureuse subtilité
A la surface trouble dépolie
De nos peaux à peaux évidence
Sombre exposée à l'envi*

*Dans un trait d'esprit
Ou d'échanges amoureux!*

*Mais le temps nous achève insidieux
Vieux marins en partance*

*Brise marine avive le feu
De l'Ennui de la nonchalance*

Puis

*Elle brise les pages à rebours
En silence peu à peu
Elle s'imisce*

ÉCRIV'EN 2018-2019 - Peau

*Entre nos feuillets complices
Différents mais poreux*

*On s'obstine encore à suivre le cours
Des jours partiels des nuits parallèles
On cherche éperdus les vrais contours
Les rythmes brisés les mots ascensionnels.*

*Mais même à rebours reste-il un scénario
Un autre désir à glaner une histoire d'Ô
Où la musique susurre cet élan d'amour
Autre comme horizon écrit
Sans mots à mots ?*

*Las !Délitescence advient
Impartiale
Elle a repeint
Nos murmures
Vos vellétés
Et jusqu'à l'Azur
Le présent a basculé
Sans fin...*

*Les ténèbres ont bu la dive clarté
Nul coupable si ce n'est
L'absurdité originaire
Et résurgente
Sous tous les réverbères
Dans toutes les rues encombrées
L'absurdité délétère
Qui plus encore que l'enfer
Brûle la paume de nos mains
Trop accrochées à la terre!*

-#-

*Car le pur et l'impur impassibles
Luttent dans le vase invisibles
Quand la barque baigne au jour
Sous les rameaux entrecroisés*

*De nos maux. Surabondance née
Bleuie de nos amours*

ÉCRIV'EN 2018-2019 - Peau

Veufs et bariolés

*Tout se mélange alors
Dans nos derniers transports
Qui vont et viennent
Entre transparence
Et opacité
Entre joie et peine.*

*Nous cherchons un port
Un lieu
A perpétuité
Jusqu'à la nausée
A fleur de peau
Pour prolonger
Dans une bible
L'antique magie adorée
Sans savoir acter
L'impossible défi.*

*Car sur ce quai
Règne à jamais
L'intangible Ennui
Plus terrible encore
Que la mort
Que le poids
De la destinée
Que le poignard
De la mélancolie
Que le massacre
Des fleurs de mai*

Le perfide Ennui

*Programmé sur tous les écrans
Présents futurs et passés
Conjugué à tous les temps*

Le perfide Ennui

*Comme litanie
Comme fanon commun et dissimulé
Par tant d'amants tant de gens!*

Il pleut

*Sans fin sur ce quai absent
sous nos pieds atterrés*

Il pleut

*Sur nos corps sans salut
Sur nos âmes nues arrimées aussi
Dans les brumes du hasard*

Il pleut

*Sur nos jeux qui s'égarant
Qui se confondent aux paysages
Qui s'étirent en longue Agonie
Très tard au cœur de la Nuit
En cherchant la voie des cieux.*

Il pleut

Et

*Hagards perdus nous déambulons
L'Angoisse sonne vers minuit
Rien ne tourne rond mais*

On sourit

*Au fil de nos pages
Nous échangeons
Des rires silencieux
Des gestes langoureux
Dans les derniers orages*

Il pleut

Au creux de notre Ennui

Il pleut

Au creux de nos lits

ÉCRIV'EN 2018-2019 - Peau

Dépareillés

Il pleut toujours
Sur nos aujourd'hui.

Et au loin

A perte de vue les allées
Balafrant le jardin «imprononcé»
Comme notre belle proximité!

Les étoiles ont quitté les cieux
Dans ce port saccagé et brumeux

Mais je prie pour oublier la mort
Des vieilles formes avec ferveur
Et grand soin grand cœur

Je sème le grain livré
Bon gré mal gré

Je nomme cette mort

Sur tous les supports
Pour sanctifier les douleurs
Pour essayer de conjurer
Le sort la Fin le malheur

Je nomme cette mort

Fut-elle abjecte
Rouge sans fond

Les mots métissés insurgés
Évadés des films et des photos
Bougent encore

Je les anime
Je les aime

Avec des rejets

ÉCRIV'EN 2018-2019 - Peau

*Des contre-rejets
Des rîmes à perte de vue*

*Cette séduisante et sanglante
Idée
Serait-elle le fruit défendu
D'une joie infortunée
Ou d'une gracieuse tristesse?*

*Rien ne m'informe
Au fil de l'eau
Et du peau à peau
Du nouveau chemin à créer*

*Ni sur l'étrange formule projetée
Sur les murs. Tout semble dérailler.*

Je quête

*Lentement
Je progresse
Péniblement
Dans le blanc chaos
Bien que doux
Comme peau de pêche
Je me dépêche
De noter
Avant que tout soit achevé*

*Je jette un œil distrait presque
A mon insu entre les volets mi-clos*

*Rien ne progresse
Dans ce semblable décor*

Mais

*Les mots paraphent le Néant
Et me somment
D'être et non de posséder
D'éteindre la lumière et d'écrire
Comme je ne l'ai jamais fait
Sans faux-semblants.*

Ô miroir!

*Diapo tiens-tu Songe en mémoire
De toutes ces variations de l'Homme?*

Amants

*Vous chantez cependant autre mélodie
Car parfois un saxophone suave
Suggère encadre et souvent écrit
La chanson variante infinie!*

*Las! Car «Tu» soupire
Mais «Je» m'en vais*

***L'heure devient grave
Morose
Perdue
A jamais
Comme la nuit
En circonvolutions
Au fil de l'eau
De nos peaux à peaux
Peu à peu effacées***

***Tout se tait
Dans ce cadre
Désordonné
Entre nos bras
Figés
Réitérés***

***Tout se tait
Les espoirs
Les palabres***

***Sauf les dernières roses
De l'hiver égarées
Livrées
A profusion
Éternellement jetées***

ÉCRIV'EN 2018-2019 - *Peau*

Par mégarde avec effusion

Aux ténèbres au gave

Perdues en rêves

Poignardées

Noyées

En étrange beauté

En questionnements

Inachevées

Au diapason

Mais

Rien de grave

Au final

Non?

Prurit, Le Saux Leblanc Marie Christine

Une sensation de gêne dans la partie supérieure du bras droit. Comme un élancement. Je frotte le pull afin d'effacer cette démangeaison et je reprends mon discours devant l'assemblée composée d'une quinzaine d'adolescents somnolents à 8 heures du matin. Mais l'envie de gratter reprend et discrètement je refais le geste précédent pensant me débarrasser de ce rituel incongru en public. Au lieu de disparaître la démangeaison reparaît de plus belle, plus intense et plus étendue. Elle a gagné l'ensemble du membre et menace de se propager vers le cou. Ça va se voir, me dis-je. Je me lève et arpente nerveusement la salle. Ainsi je pourrai soulager ce désir irrépressible maintenant de griffer, de grattouiller, de zébrer la peau en tous points sensible. Je n'ai jamais résisté à ce plaisir de gratter une piqûre de moustique par exemple, sachant pertinemment que la formation du bouton enflé entraînerait des grattages incessants pouvant aller jusqu'à la douleur, voire le saignement. Mais sentir la rondeur de la pustule, en évaluer mentalement l'étendue fait partie de ces sensations intimes agréables... Cela dit, ce qui se passe dans l'espace d'une salle de cours ce matin-là m'inquiète car je pressens que je ne parviendrai pas à me libérer des irritations. Mortifiée je trouve un prétexte pour sortir et me réfugie dans les toilettes. Je soulève la manche du pull et considère les dégâts. Mon bras est constellé de marbrures rouges qui ont attaqué la base du cou et gagnent l'aîne. Je prends la décision d'avertir le directeur que je ne terminerai pas mon cours et je m'enfuis de l'institut affolée. La journée se passe en l'observation de mon corps progressivement envahi par des boursouflures : les jambes, les pieds, le bas du dos, les épaules. Le prurit s'est généralisé. Enfin vers deux heures du matin je prends conscience que je suis en train de me transformer en Elephant Woman et que sans intervention médicamenteuse je ne parviendrai plus à respirer. Le médecin de nuit me demande si j'ai des soucis et m'encourage à consulter des spécialistes.

J'ai abandonné cette suggestion. J'ai conservé longtemps ces irruptions de boutons surgissant sans crier gare, sous la douche, dans les transports en commun, au cours de repas entre amis mais j'avais la parade, le Zyrtek miracle, supprimant ces manifestations surgies des profondeurs de l'être, signes de ce que l'on voudra imaginer...

Fébrile, Stéphane Meseguer

Quand elle l'avait vu s'écrouler, elle avait su sans l'ombre d'un doute que ce serait elle qui le sauverait.

Plus tard, après que la folie de ce moment serait retombée, elle se demanderait souvent d'où elle avait pu tenir une telle certitude. Toujours discrète, gênée dans son travail quand elle devait parler en public, allant jusqu'à laisser de moins compétents qu'elle prendre toute la lumière et retirer les lauriers, elle était tout sauf une fonceuse.

Mais ce jour-là, en pleine rue, elle avait fendu la petite foule qui s'était formée autour de lui. D'un ton sans équivoque elle avait dit d'une voix forte : « Ecartez-vous, laissez-lui de l'air ». Tous s'étaient exécutés. De toute évidence cette jeune femme savait quoi faire.

Et elle savait. Elle s'était accroupie près de lui. Sans hésitation, elle avait ordonné à l'homme à sa gauche : « Vous, aidez-moi à le mettre sur le dos ». Elle avait vérifié son souffle, vu sa poitrine immobile.. A la femme à main droite : « Vous, faites le 17, dites qu'on a un homme, la cinquantaine, qui fait une mort subite ». Puis, cédant tout de même un peu à la panique elle avait hurlé : « Et les autres, faites le tour des commerces, trouvez-moi un défibrillateur ! »

Aussitôt, elle avait commencé le massage. Alors qu'elle avait été persuadée que la formation qu'ils avaient eue au bureau n'aurait jamais l'occasion de lui servir, ou qu'elle aurait tout oublié de la conduite à tenir, des gestes à faire, elle se souvenait de tout. Ou presque. Le formateur leur avait dit que le plus important n'était pas de bien positionner les mains sur le thorax, mais de commencer le massage immédiatement, à un bon rythme, sans jamais s'arrêter jusqu'à l'arrivée du défibrillateur, puis des secours. « Vous ne le sauverez pas, vous lui donnez une chance de tenir jusqu'à ce qu'un professionnel le fasse ; et n'oubliez pas, vous ne pouvez pas mal faire, du moment que vous massez, que vous massez, que vous massez, d'un bon rythme ! ».

Mais quel rythme ? Il leur avait donné un truc mnémotechnique. Elle détestait les trucs, de quelque sorte que ce soit et à quoi qu'ils soient destinés, convaincue qu'on se souvenait des choses importantes, justement parce qu'elles l'étaient, faute de quoi elles s'évanouissaient et aucun truc au monde ne sauraient leur conserver une substance. Elle connut un moment de vide pur : autour d'elle tout n'était que silence, elle n'entendait rien des exclamations de la petite foule qui les entourait désormais, voyaient comme des objets étranges les voitures qui passaient de l'autre côté de la place, la mère qui donnait le sein à son bébé à la terrasse du café, et tous ces êtres qui vivaient leur vie, ignorant tout de ce qui se jouait là. Une chanson, il leur avait dit de masser sur le rythme d'une chanson. Puis soudain, en guise d'Eureka, elle cria : « Staying alive ! C'est ça putain ! » et elle commença le massage, tout le poids du haut de son corps appuyant sur sa poitrine, ne s'arrêtant que pour reprendre son souffle, l'exhortant au passage de « Allez, allez ! ».

Elle ne sut jamais combien de temps cela dura, une éternité lui sembla-t-il, puis une femme apparue à ses côtés, toute essoufflée et déclara : « Voilà ! ». Elle avait paru à tous si sûre d'elle, semblait investie d'une telle puissance qu'il était évident pour eux que c'était elle et nul autre qui devrait utiliser le défibrillateur.

En fait de puissance, elle n'avait eu depuis le début qu'une volonté farouche qu'il vive, cet inconnu, qu'il poursuive, quoi que ce fut. Alors elle fit ce qu'aurait fait n'importe qui. Elle lut la notice. Les indications étaient simples. Elle les suivit. Elle lui posa les électrodes, appuya sur le bouton pour tester le cœur. L'appareil confirma, il fallait un électrochoc. Elle appuya à nouveau sur le bouton. Un sifflement aigu sortit de la machine, mais rien, le cœur ne battait toujours pas. A la 3^{ème} tentative un bip se fit entendre, signalant que le cœur était reparti.

Ce fut comme si elle revenait à elle. Elle entendait des voix autour d'elle, quelques vivats, des « oh mon dieu il est vivant ». Elle était toujours penchée sur lui quand il ouvrit les yeux. Elle sentit un vent léger passer sur son visage et souffler dans son décolleté. Elle eut l'impression idiote qu'il regardait dedans. « Monsieur, ça va ? Vous vous sentez bien ? » Elle se trouvait ridicule avec ces questions mais il répondit, hésitant: « Oui, je crois. Où suis-je ? »

Le SAMU était là. « Pardon madame, écarter-vous ! ». Ils étaient déjà trois à s'affairer autour de lui, et avant qu'elle ne s'en rende compte ils le chargèrent sur le brancard. Au moment de le faire pénétrer dans l'ambulance il appela : « Mademoiselle, mademoiselle ! ». Elle s'approcha. Il avait l'air épuisé. Elle lui dit : « Vous nous avez fait peur vous savez ». Il la regarda, sembla chercher son souffle et avant que sa tête ne retombe il lui dit : « Merci ».

Ils poussèrent le brancard dans l'ambulance. Juste avant que la porte ne se referme sur lui elle le vit redresser la tête et l'entendit lui dire, dans un sourire : « Vous avez des seins merveilleux ».

L'Attaque, Stéphane Meseguer

Comme chaque jour, il quittait son bureau pour aller déjeuner. Il marchait, d'un pas rapide et sûr, empruntant le même trajet.

Tout au long de la rue principale courait une rigole en son milieu. La bordaient de part et d'autre des pavés rugueux. Son revêtement était lui bien plus lisse, sans doute pour faciliter l'écoulement des eaux.

Il se fit cette réflexion, qu'à moins que quelque véhicule ou piéton croisé ne l'en empêche, il marchait sur la rigole, afin d'éviter les pavés, et ce constat le saisit ; il ne pensait pas être casanier, mais il venait de réaliser qu'il faisait toujours ainsi, comme pour observer un rituel, qui, pour lui avoir pourtant échappé jusqu'alors n'en était pas moins immuable.

Il se sentait comme soumis à la question. Sans cesser de marcher vers le restaurant, il demeurait comme interdit face à un blanc, un trou dans sa conscience, comme si tout son être et sa pensée, et jusqu'à sa capacité même à penser venaient d'un coup de s'évanouir devant ce qu'il dut bien reconnaître pour ce que c'était, une béance.

Et pourtant, cette béance n'était pas un vide ; tout au contraire, elle était pleine. Il le sentait. Pleine, mais de quoi donc ? Il l'ignorait et il eut le sentiment que c'était justement cette ignorance qui l'affectait, comme s'il avait fait face, non à quelque chose de terrible, comme un monstre informe qu'il aurait eu peine à décrire, mais plutôt comme si s'était présenté à lui ce sur quoi il ne pouvait poser aucun mot, dont aucune image à sa disposition ne permettait de rendre compte, qui échappait pour lui à la représentation. Il ne pensait plus. Sa respiration était courte. La béance s'était faite gouffre et il eut l'impression que plus rien ne le séparait de l'instant où il y sombrerait.

Ce fut le son retentissant d'un klaxon qui l'extirpa de cet état.

Il constata qu'il était à l'arrêt, au milieu de la rue. Le « Connard ! » qui fusa de la voiture acheva, crut-il, de le ramener à lui. Aussi, quoiqu'encore un peu hébété, il reprit sa marche. Mais un moment plus tard, il fit cette expérience aussi surprenante qu'inquiétante qui consistait à se trouver rendu sans avoir souvenir d'avoir cheminé. Une voix lui disait : « Ça va être froid non ? ». C'était un collègue de travail qui s'adressait à lui. Il réalisa qu'il était au restaurant où il déjeunait chaque jour, assis devant son plateau, lequel était plein du repas auquel il n'avait pas touché.

« Qu'est-ce qui m'arrive ? » se dit-il. Il songea que se poser cette question, c'était en fait la rejeter dans un temps qui, pour être proche, n'en était pas moins le passé, et déjà se dire « Qu'est-ce qui m'est arrivé ? ». La pensée objectivait l'émotion, créant une distance, un décentrement, aussi nécessaires que salvateurs.

Il refit le chemin en pensée. Rebroussant le temps, il se revit sortir de l'immeuble qui abritait son bureau, regarder de gauche et de droite avant que de commencer à descendre la rue. Le tabac-presse, les terrasses des cafés donnant sur la rue défilaient avec lenteur, puis la boutique du cordonnier et soudain une image qui l'arrêta, comme elle avait infléchi sa pensée quand il l'avait vue. Une femme. Jeune, à en juger par sa mise, à cette façon aussi de

porter son sac à main la hanse autour de l'avant-bras, celui-ci formant avec le sol une ligne impeccablement parallèle ; mais plus que tout, à en croire ses fesses. Rondes, fermes et menues, il les avait regardées se balancer au rythme que produisaient ses chaussures à talons hauts. Il pensait ne mettre aucune lubricité dans ce regard, sensible qu'il se savait à la beauté sous toutes ses formes, pouvant indifféremment tomber en arrêt devant un tableau comme devant un visage, un son, ou ainsi qu'il le réalisait à l'instant, un cul.

Maintenant, ce qui le taraudait, plus que le souvenir de cette image, c'était celui du bruit, du tap-tap cinglant que faisaient les talons de ses chaussures sur le bitume. Son regard remonta, pour embrasser toute sa silhouette, puis revint aux chaussures. Les chaussures... celles de la jeune beauté... les siennes. A se remémorer le pas de cette jeune femme, il songea au sien propre, tout aussi rapide et sûr, mais produisant lui, un son mat, tout attentif qu'il était à éviter les pavés, les pavés rugueux, cette rugosité qui finirait par abraser le talon de ses chaussures s'il cessait de prendre garde à les éviter en marchant sur la rigole. L'image de la jeune femme s'imposa alors à nouveau à lui, avec une telle netteté que ce fut comme si elle était devant lui, nue, ses fesses splendides dans tout l'éclat de leur fraîcheur si intense qu'elle en semblait impérissable. Ses pensées reprirent leur enchaînement : la beauté, la fraîcheur, l'usure, le temps, et pour finir, la mort.

Il aurait pu s'interroger sur le fait qu'il s'était vu dans une femme, mais ne le fit pas ; et, tout satisfait qu'il était de son interprétation, il ne se rendit pas compte qu'un sourire illuminait son visage.

Il n'était jamais en lieu plus sûr que lorsqu'il pouvait penser.

Frôlant, Frédéric Miquel

Frôlant avec délices l'épiderme soyeux du désir, jouissance d'une tangence qui n'est pas encore une caresse, juste un effleurement dont on ne saurait prouver le contact, il découvrit combien cette expérience, qui intensifie la pointe fine du plaisir, pouvait rendre plus authentiques les relations humaines dans la mesure où la distance légèrement respectée conférait une familiarité, une fraternité précisément, dans laquelle toute convoitise était volontairement retenue, de même que le rapprochement asymptotique n'avait pas pour vocation d'entrechoquer les êtres ni de frotter les corps, comme la danse ne cessait de le faire, du moins celle qui refusait les trémoussements solitaires et se pratiquait à deux ou plus, ce qui lui donna l'idée, d'abord, d'inventer une chorégraphie dont les mouvements ne suivaient aucun code contraignant mais, dans l'exercice de leur liberté rythmique, devaient tendre au frôlement du prochain en évitant de le toucher plus directement, car s'exprime là toute une gamme de bonheurs nés de la sensualité promise ou de l'humour nimbé de connivence quand ce n'est pas de l'ignorance polie, dont se nourrit aussi la société, et le succès de cette danse fut tel que chaque mélodie s'y prêtait, y compris les musiques de supermarchés et des ascenseurs qui furent le théâtre de bien virtuoses gestuelles que s'offraient leurs protagonistes comme un parler muet dont l'observation lui fit imaginer, ensuite, une esthétique du frôlement investissant, outre l'action quotidienne de ses membres, celle de ses pensées, de ses affects, employée à appréhender le monde sans chercher à se l'approprier, le transformer, l'ingérer, le violenter si résistance, quand la connaissance véritable résulte plutôt de l'invisible attention que se portent nécessairement deux réalités assez proches et distinctes pour autoriser le recul affectueux et l'étroite contemplation où se joue certainement le don de la paix, qu'il reçut et partagea.

Ce baiser, Frédéric Miquel

Oui, mon amour, j'ose le dire, il y a de l'immortalité dans ce baiser. Son identité n'a que faire des maquillages, scarifications, piercings ou tatouages, toutes ces innovations esthétiques qui sont censées donner du caractère à la peau en couvrant la nature d'un masque de culture fait de peintures, d'incisions, de perforations métalliques et d'injections d'encres pigmentées. Entre nos lèvres frémit la pellicule transparente et frêle de notre interface, que nous voulons dévêtue, telle quelle, pressée de confiance. J'ai trop à ressentir à son toucher pour désirer d'autres signes palpables entre toi et moi, trop à épouser pour rester en retrait de la frontière que toute ma vie aspire à franchir plutôt que de la vénérer en attendant. La courbe que tu touches est bien celle qui devait être, elle est mienne pour toi, telle qu'elle s'est développée depuis que je l'ai reçue. Tu n'as rien ajouté à cet épiderme parfait dans sa simplicité, merci ! Nous n'avons plus besoin d'obstacle quand nos lèvres enlacées se déshabillent du temps des hommes et de leur vie sociale. Nous désirons nous aimer tels que nous sommes, dans la cosmétique brute de nos corps, qui nous paraît en ce moment l'art le plus authentique pour accéder ensemble à ce qui nous est dévoilé.

Anti-âge, le délicat frottement de nos épidermes les hydrate en profondeur, éloignant les menaces d'assèchement. Le vermillon se bombe de plaisir au contact de cette huile de rosée dont la manne parsemée pointille l'enveloppe et l'enduit d'eau réparatrice et de crème soyeuse. Irrigués de volupté, nous croyons fermement que notre fertilité durera toujours, puisque sa source jaillit du vif bonheur d'être deux et que même la mort ne le tarira pas. Un tel embrassement préserve du déclin, il annihile les cicatrices, dissuade les comédogènes, évacue les impuretés et aplanit les crevasses. Bienheureux massage qui stimule simultanément nos lèvres rouges et blanches en ourlant leur contour et se rit de la flétrissure qui emporterait peaux et muqueuses ! C'est dans une vallée ruisselant de lait et de miel qu'il nous fait pénétrer, du philtrum supérieur aux coins extrêmes, au cœur d'une ère nouvelle greffée sur le divin. Quel ridicule enfantillage que le fantasme transhumaniste, quand l'onguent d'un baiser nous débarrasse de l'avenir putréfiable porteur d'un tas de

rugosités, irritations, fentes, gerçures, pincements, dépigmentations, rétrécissements, ridules péribuccales, plis d'amertume, rides de marionnettes et poils disgracieux : il remplace comme par miracle l'affreux souci et sa réponse chirurgicale qui injectait dans le derme humain l'illusion de la plénitude en seringues de botox, d'acide hyaluronique, de toxines botuliques et incrustait son réseau de fils tenseurs... Puisque nous nous unissons librement, c'est un flux de vie qui nous emplit et nous restaure à jamais, toi et moi, thaumaturges, par-delà vieillissement et rajeunissement.

Recueil poétique, Eric Natopfahssen

1

lune ironique
tantôt touche blanche
tantôt touche noire
toujours dièse de ta peau

2

j'habite rue de l'ordalie
je m'y sou mets
il y eut un soir il y eut un matin
mon infra-rouge détecte
l'ordinaire de ton épiderme
ravisement de la lumière
qui fore le présent

3

beauté de son grain
ta peau chut
m'attarder
glisser le long de
descendre encore et te boire
humide joaillerie
do ré régal
mi fa sol lascive
velouté de ta gamme

4

suis con quand je
t'es con quand tu
s'il bêche l'île
elle bescherelle
nous conjugurons
vous conspuez

mais Tchernobyl
qu'en concluent-elles

5

roses combien belle escorte
marteau sans maître
une date deux noms
voix alto et six
ut pictura poesis
commune présence
sois catin et danse

6

ni ceci ni cela
le rien
le rien d'amour
quartz de gorgone

7

gingembre insaisissable de la nuit
vers toi l'incendiaire
une aile en baiser

8

mélancolie à l'âme madrée
à la Circé la coupe tu tends
du haut de la tribune de tes vils penchants
ni mari je ne suis ni galant sigisbée

9

petite voix moi moi
grimpe donc à la cage
à la cage aux lueurs

ÉCRIV'EN 2018-2019 - *Peau*

par la veine des étoiles
rouge rougeur rouge
d'une joyeuse fugue qui hurle
et dont j'ignore
la beauté en touches

10

en tête de gondole Venise verticale
de source sûre par six ou minérale
avant la caisse une question qui vole haut
combien combien combien ç'à vau-l'eau

11

puis puis un cri à flanc d'épiderme
devant moi ce jus que libèrent tes pores
décollement métallique
rétine de bruit chair en carcasse
une robe traîne sur le balcon chagrin

12

l'une non je ne l'effleure
l'autre non je ne l'effleure
l'une intime l'autre secrète
lunule de miel et lopin violacé
tes deux fleurs fauves goût de tilleul
je les pénètre à belles dents

13

au large des dièses de l'oiseau bleu
pas de vent mais du vague à l'âme
maman n'est plus à l'école
elle boit du médicament

14

accident carié
vautour d'ivoire
désastre qui brille
velours léger
l'intrus l'autre pas assez

lieu commun
des mortels
jaunes et noirs
cafés du logis

merlan terne
à éclairer
comme deux
colin-tampon

cif ammoniaqué

15

te susurrer ce mot
souffle tiède souffle chaud
sa pointe qui le long dévale
courbe d'airain courbe du dos
un frisson ouvre étroit ta chair
il plug dans ton nid
comme il plug surineur

16

de douceur toujours ivre
ou soûl
comme une soupe
un velouté
de volupté

17

fraise-café

ÉCRIV'EN 2018-2019 - *Peau*

s'il vous plaît en cornet
les parfums donnent à voir
sous la glace un miroir
au paradis du temps
au paradis sans tain
c'est mon sucre d'enfant
et mon câlin de grand

18

il était une fois
la queue d'un soupir
sans tête ni
dans sa paume une farce
à la barbe de clown
et au nez dépassant du tunnel

19

onirique sobriété
Mélisande
tour à tour
ombre lune et noir nuage
forêt de hasards fontaine d'âmes
aux lèvres de tes cheveux muets

tu es courbe invisible
lignes d'une promesse
qui meurt sous l'haleine de l'amour

20

un jour
permettras-tu
que nos mains s'en aillent rouler
dans des bonheurs impudiques

21

ÉCRIV'EN 2018-2019 - *Peau*

suis rose de toi
sms écolier
si rouge sur toi
sm laisse et collier
bondage comme posture
faire l'amour à des calembours
jusqu'à la corde de l'imposture

22

cuir tressé en mode impératif
croix de saint André
calice entrouvert odeur de psaume
effleurer écarter
s'insinuer entre
c'est le jeûne de nos magies câlines
l'étuve rococo sans châtiment
car au bal du syndicat des oeillets
le diable se signe et dit non

23

à l'ombre d'un mancenillier
rôle rôle rôle rôle
à l'ombre d'un mancenillier
rôle l'eau rose de l'été

comme
dans la nuit un voleur
vient
le doux jour du Seigneur

à l'ombre d'un mancenillier
trotte trotte trotte trotte
à l'ombre d'un mancenillier
trotte le sommeil meurtrier

24

Hic et nunc

ÉCRIV'EN 2018-2019 - *Peau*

Ikea
et mon cœur
quel espace dans ton cœur
enchâssé Lillången
ou libre Schengen

25

le soleil embarrasse mes certitudes
il se lève il me lève
le monde comme gros et comme mot
Audiard
en pleine paix il chante
et puis crac un bourre-pif

petit monde gentrifié
incapable d'écarter les nuages
posture pensée dégenrée ébréchée

origamis de fréquences sinueuses
politique partout justice nulle part

26

dans les étages du couvent
nul archimandrite
nul higoumène
le protocole POP
seul serviteur
souffle *primus inter pares*
les virgules de l'éternité
psalmodiant force prières
dans le recto tono électronique
d'un orthodoxe antiphonaire

27

plafond s'ouvre
des fleurs au loin
connerie

de tunnel lumière

28

pianiste
c'est entre les notes
que se loge ta musique
que se cueille ton âme
et que l'amour s'invente
pareille à une lanterne de fils détissés
morne neutralité

laïc
c'est entrelacés
que les cultes s'estiment
que les peuples s'écoutent
et que vibrent le chant des respects
pareille à une lanterne de fils détissés
morne neutralité

harmonie des sphères croyances plurielles
que vos libertés s'écrivent sur la terre comme au ciel

29

rien de *mainstream*
antique baignoire à pattes de crocodile
cérémonies BDSM
et contre-culture hippie

rien de *mainstream*
noyé dans le *fog*
un amnésique svastika
ouvre de nouvelles géographies de l'imaginaire

rien de *mainstream*
école maternelle
ou par ricochet de ricochet
hypothétique lupanar

où vont les enfants quand ils dorment ?

30

si tu dois ôter
du réel le thé
frappe à mes cils
en fin tapinois
frappe Morphée

mousselines et poussières
étoiles et novae

dodo Pierrot lunaire
ivre chantre
d'un boiteux *Sprechgesang*

31

flagrant
flamant
fragment

délit rose d'univers

un deux trois
triolet
trois deux un
trio laid

32

chantons l'arc-en-ciel de nos destins

Enquête de personnages, Audrey Plévert

Quoi de plus jouissif que de jouer le temps d'une représentation le rôle d'un *Pantalone*, vicieux, vieux, laid, méchant lorsqu'une personne a entendu toute sa vie qu'elle était « jolie » et « gentille » !

Quelle puissance que l'imagination lorsque le comédien est dans la peau d'un personnage de vingt ans son aîné. Que d'observations pour s'approprier le rythme, l'organisation, la démarche et la sagesse de l'âge mûre.

Jouer aux peaux rouges et aux cowboys. Être un héros. Un valeureux. Un naïf. Un candide.

Mais habiter tous ces personnages le temps du jeu est une visite intérieure des capacités du comédien à descendre au plus profond de soi pour établir le recul nécessaire entre soi et le personnage à jouer.

Sera-t-il un Pierrot ?

Peau blanche.

Une larme.

Funambule.

Du mystère de l'art théâtral.

Partage des vieux amants, Audrey Plévert

Abîmons nos peaux
Séchons nos os
Sur ses draps de lin blanc
Où la broderie ravivera nos corps
 Enlacés d'amour et de tendresse
 Et ce jusqu'à la paresse
 D'un plaisir tant étouffé
 Que nos corps éternuent
 De frissons enfin assouvis.

Une mèche chaleureusement rousse
 Ornera le lobe d'une oreille
 Qu'il mordille, béat, du bout des dents.
 Des murmures sauvages érailleront sa voix
 Douce et suave.
Un miroir reflétera la complicité de leurs regards
 Qui éveillera baisers et caresses.

Peuple uni, Audrey Plévert

Nous sommes sortis du temple, les habitants du village et moi.

Nous nous sommes rassemblés

Autour d'un feu de bois

Ils nous avaient chassés

De ce lieu d'asile

Et de culte pour certains.

Nous avons tous serré nos mains

L'une contre la paume de l'autre,

Les doigts entrelacés,

Les noirs, les blancs, les prostituées, les pestiférés,

Caressant, dans un élan de fraternité,

La nécessité d'un même destin.

Les navires chargés d'esclaves prenaient le large

Des hommes richissimes, ventre bedonnant,

Touchaient les jeunes vierges contre leur grès.

Le vent soufflait fort.

Les voiles blanches se gonflaient.

Le bruit des pièces d'or

Et des pierres précieuses

S'entendait comme un roulis

Qui berçait les âmes viles.

La nuit était tombée.

Des paillettes étoilèrent le ciel bleu obscur,

Promesse de mauvais augures.

Les marins, attachés aux pieds

Par un lourd métal

ÉCRIV'EN 2018-2019 - *Peau*

Ramaient en chantant
Pour se donner de la force.
Des lys sur l'épaule. Des mains mutilées.

Et nous, spectateurs impassibles, assistions
A la triste représentation de la torture des corps qui,
Disparaissait au loin.
Nous étions fiers, malgré tout, même exilés,
D'être attroupés
Peau contre Peau,
Pour se réchauffer et s'aimer plus fort.

Faites- nous sentir l'odeur de votre peau...

Le voilier de son cœur, Luana Szymanski

Un voilier. Un mat de bois vermoulu arborant trois pauvres voiles déchirées, gonflées par un vent d'Est. ELLE trouve que c'est la forme d'un petit voilier de fortune. ELLE passe son doigt dessus. IL rit: ça le chatouille. C'est marrant qu'ELLE parle de voilier, car cette cicatrice à la forme étrange est une vieille blessure d'enfance: IL n'était qu'un petit garçon dans un caddie de supermarché, capitaine de bateau un soir d'été dans les rues, quand son navire a chaviré et a planté dans sa poitrine la marque du gouvernail. Aujourd'hui encore, il se souvient. C'est vraie que l'égratignure ressemble à un voilier... ELLE pointe tour à tour d'autres endroits de sa peau. À travers leurs cicatrices, ils évoquent le passé, se découvrent, se mettent à nu, et s'apprivoisent.

ELLE veut connaître l'histoire de cette autre balafre très différente et assez impressionnante: nette, blanche, bombée en un trait large. IL hésite. IL pourrait raconter une histoire de héros combattant avec un tigre, mais cette entaille n'est due à rien d'autre qu'un clou dans un mur qui l'avait accroché un jour, bêtement. IL préfère ne pas en parler. IL détourne la conversation sur une de ses coutures à ELLE, dans son cou. On devine encore les fils de pêche qui l'ont recousue. Opération des parathyroïdes, confie-t-elle. C'est loin d'être bohème. IL se sent stupide devant sa franchise. IL lui avoue l'histoire du clou. ELLE rit. Serait-elle séduite par cette histoire qui ne vaut pas un clou ? En tous cas, ELLE s'approche de lui et embrasse le voilier de son cœur.

